

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

Traductions de Jean-Paul Manganaro

LAMPEDUSA SNOW, 2014
suivi de LA CARCASSE

LAMPEDUSA WAY, 2014

ANATOMIE D'UN DÉsir, 2016
suivi de MÉDÉAS

ÉCLATS D'OMBRE, 2017

LINA PROSA

Lampedusa Beach

suivi de

Cassandra on the road

**Programme-Penthésilée :
entraînement pour la bataille finale**

*Traduction de l'italien
et postface*

JEAN-PAUL MANGANARO

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

SOMMAIRE

Lampedusa Beach	9
Cassandra on the road	45
Programme-Penthésilée : entraînement pour la bataille finale	77
<i>Postface de Jean-Paul Manganaro :</i> « Lina Prosa : Cassandra, Penthésilée, la Méditerranée, nouveaux mythes, nouveaux chaos ».....	115

Titres originaux

Lampedusa Beach © 2003, Lina Prosa

Cassandra on the road © 2003, Lina Prosa

Programma-Pentesilea : allenamento per la battaglia finale © 2008, Lina Prosa

© 2012, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS

1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON

Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

2^e tirage : septembre 2017

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-351-8

Pour Anna

Lampedusa Beach a obtenu le prix national Annalisa Scafi pour le théâtre public à Rome en 2005 et le prix Anima pour le théâtre en 2007.

Ce texte a été créé en France pour la première fois le 5 février 2008 au Théâtre du Merlan (Marseille) dans une mise en scène de Marie Vayssière.

En 2011, il est distingué par la public dans le cadre du Cycle de lectures d'auteurs contemporains organisé par la Comédie-Française où il sera mis en scène par Christian Benedetti avec Jennifer Decker au Studio-Théâtre en 2013.

Lampedusa Beach

LA DÉDICACE : *À une actrice experte en apnée. Elle sait administrer l'oxygène de ses poumons pour devenir sur scène une réfugiée africaine qui, noyée dans les eaux de la Méditerranée, précisément face à Lampedusa, tente de résister à la mer, et échouant à se maintenir à la surface, avale le souffle dans son estomac, pour l'éternité.*

L'HISTOIRE : *Une charrette de la mer pleine de réfugiés coule dans le détroit en face de Lampedusa. Les réfugiés dans l'obscurité de la nuit se débattent dans l'eau. La plupart d'entre eux se noient, meurent, on le comprend en raison du silence qui descend graduellement sur l'endroit du désastre. Une jeune femme réussit à s'accrocher à ses lunettes de soleil tombées dans l'eau. Pendant quelques instants, Shauba parvient à rester à la surface comme si ses lunettes étaient une bouée de sauvetage. Puis, comme une bouée de sauvetage percée, elles la font aller lentement vers le bas, toujours, plus bas, lentement, si lentement...*

LE THÉÂTRE : *L'actrice, assise sur une chaise, a près d'elle un seau d'eau, et raconte le naufrage de Shauba. Elle tient dans ses mains des lunettes de soleil.*

De temps à autre, elle jette de l'eau sur les verres.

L'actrice-Shauba – une longue inspiration

Shauba marmonne en elle-même.

Elle remâche comme une vague qui retombe sur elle-même.

« Je suis Mahama, l'Africaine »

« Non, Mahama, tu es l'Africaine »

« Non, Shauba, je suis l'Africaine »

« Non, Mahama, tu es l'Africaine »

« Non, Shauba, je suis l'Africaine »

Shauba, décidée et convaincue.

Patiente, comme une vague qui ne peut se révolter contre elle-même.

D'accord, Mahama, tu es l'Africaine.

Schauba – le naufrage – la descente infernale

J'obéis.

Je dis oui à Mahama.

La quantité d'efs n'est pas un obstacle.

Les faits le sont.

Ce sont des giclées de sable dans la langue.

Une sorte de bégaiement africain.

Il n'y a pas de sang dans mon cœur triste.
Tout ralentit.
Mon cerveau va abandonner mes os.
Où les laissera-t-il ?
Dans l'eau ?

Aujourd'hui je dis oui à ma tante bien-aimée.
À Mahama.
Elle a fait partir tout le monde sauf elle-même parce
qu'elle dit, Mahama :
« Moi, je ne pars pas, je pousse les barques vers le
large,
je les aide à quitter plus vite le quai. »
Je le sais, Mahama. Tu fais un grand effort avec ta
langue.
Tu fais du vent favorable au bateau.
Comme le ventilateur à la proue d'un paquebot.
Pffou – pffou – pffouuuuu.
Aide-moi à mourir, à présent.
Coule-moi, coule-moi,
il est dur, pour moi, de sombrer en cette mer.
Il n'y a rien en moi, ni main, ni pied, ni dos
qui sache virer comme une nageuse.
Je descends jusqu'où la mer finit.
En chute verticale.
Une grande pression sur la tête me pousse vers le
bas.
Elle a la prise de la main d'un assassin.
Mahama, je suis sous l'eau.

Allez, allez, marin de l'enfer.
Écarte-toi de moi.
La seule idée que dans cette immensité opaque
quelque chose m'effleure, fait crever mon cœur.
Mahama, tu le sais, je hais tout contact physique.
Je suis trop découverte.
Je ne veux pas mourir comme ça, de honte.
Des poissons jamais vus auparavant se jettent sur
moi.
Cadavres. Des cadavres humains.

Le naufrage a été total.
Et d'une simplicité absolue.
Tu sais pourquoi ? Il n'y a pas eu de tempête.
Pas de lutte, de résistance.
Aucune manœuvre d'expertise de la marine.
Aucun appel de capitaine.
Aucune alerte. Aucune alarme.
Il n'y a pas eu de soulèvement de vague.
Rien qui concernât la mer.
La mer est innocente.

Inspiration – silence

J'ai mal à l'estomac.
Ça m'arrive dès qu'on me plonge dans l'eau.
Là, je suis dans le baquet où ma mère
me donnait le bain.
Je ne sortirai jamais de là.
Je ne serai pas prise dans les bras pour boire un verre
de lait chaud.

Dans cette lourde immensité
si tu as un estomac, tu es condamnée à une douleur
chronique.
Ajoutons encore un ef, Mahama.
Afffrique !
Si la langue parvient à prononcer plus d'un ef
il m'arrive une certaine saveur de terre.
C'est comme si tu m'écoutes et que je te répondais.
EEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEE !!!
J'ai besoin d'être enterrée.
Comme tous nos parents.
J'ai peur de pourrir.
Comme tout ce qui ne peut pas rester longtemps
dans l'eau.
Comme qui boit plus d'eau que le corps ne peut en
contenir.
Enterre-moi dans la terre et je redeviendrai sèche.

Inspiration – silence

Les efs de Mahama sont la petite gêne
de qui n'a pas fait d'études.
C'est un échappement du vide de la dent qui
ne soutient pas la passion de la langue lancée dans
la parole.
Moi qui fais naufrage sans arrêt,
puisque mon naufrage n'est pas quelque chose qui
se conclut,
je me prends d'affection pour l'échappement de la
dent de la vieille
comme si, devant la mort, il n'existait rien d'autre.

La vision de la vie se restreint-elle autant
quand celle-ci s'apprête à finir ?
J'ai appris quelque chose dans une Mission où
l'on me mettait pendant les pluies.
Je dois m'abriter de l'humidité puisque je suis née
avec des bronches faibles.
Cette petite maison blanche, bien faite, tout en rez-
de-chaussée,
était la seule architecture décente dans un rayon de
trois cents kilomètres.
En réalité, Mahama m'envoyait là-bas pour que
j'écoute
tout ce que l'on disait sur Rome.
Elle pensait que dans une Mission de prêtres
on devait forcément parler de Rome.
Quelques nouvelles, je les lui ai apportées.
Et même une carte postale volée à un enfant
adoptée par correspondance par un couple de Ro-
mains.
J'ai fait semblant de ne pas savoir,
mais Mahama travaillait dans sa tête comme une
agence de voyages
pour des femmes qui cherchent leur chance.
Mahama avait certainement prévu
qu'une fois débarquée à Lampedusa je poursuivrais
sur Rome.
C'était la destination qu'elle avait rêvée pour moi.
Une fois elle a essayé avec un employé du bureau
d'émigration.
L'employé a pontifié :
« Revenez après avoir ôté cette baleine de votre
bouche. »

Voilà comment s'appelle chez nous ce dérangement dû à l'ignorance : « baleinite ».

Dans le jargon des spécialistes, on dit « consonantisme ».

Mais en point de mort, je préfère avoir de l'affection

pour la baleinite... je la sens sur moi comme une écaille enflammée,

je suis sûre que même les poissons en souffrent éternellement

restant toujours plongés dans l'eau.

La pointe de ta langue rougie à cause de la production continue d'efs

n'a pas moins d'effets que la vie d'un poisson, Mahama !

Comme je te comprends !

Là où je suis née, si une femme a un problème,

elle va chez l'Affricaine et l'Affricaine le lui résout.

Ou bien la cliente de l'Affricaine cesse de souffrir même si elle doit attendre

beaucoup de temps pour résoudre son problème.

Si pendant l'année le problème demeure et la cliente

retombe dans la mélancolie comme le tourbillon d'une hélice

au tronc de la vie, sensation que nous avons tous connue,

elle explique tout avec le Cappittallissmme,

un jour on mange l'autre non.

Survivre, cela dépend de la bonté des Ccappittallissstes.

Les clientes de ma tante ont toutes un problème de faim.

Ma mère aussi est allée la trouver en la plaçant devant un problème.

Mais ça s'est révélé comme un problème plus grand que l'Affrique.

« Que faisons-nous, mes enfants et moi, le jour non ? »

Mahama a répondu :

« Fais partir la plus jeune, fais-la partir le jour non.

Ceux qui resteront regarderont son départ,

seront occupés à pleurer.

Quand le cœur souffre on ne pense pas à manger. »

Ma mère a répliqué :

« Une fille pour chaque jour non ? Il ne va plus rester personne avec moi. »

L'Affricaine, ne pouvant plus retenir l'anxiété de ma mère et des autres mères,

rassembla un jour toutes les femmes du quartier :

« Si vos enfants tombaient amoureux, il n'y aurait pas besoin de Ccappittallissmme.

Les amoureux se nourrissent de vent.

Le peu de nourriture que nous avons peut être partagé entre les jours oui et les jours non,

et les jours pourraient tous être oui. »

Les mères se demandèrent : « À quoi mène l'amour ? »

Chacune pensa à son histoire et garda le silence.

L'Affricaine prépara mon départ.

Trois millions comptant.

Trois ans d'économies.

Mahama elle-même suivit le contact avec les matelots de coque.

Elle le fit avec naturel, non parce qu'elle pensait que leur méthode était licite.

Elle soutient que lorsque c'est le milieu qui te donne ce dont tu as besoin

il vaut mieux se montrer déterminées et filles de pute plutôt qu'anges

ou femmelettes en odeur d'ingénuité.

« Tout est réglé. »

C'est ce qu'elle vint me dire le sept juillet.

« J'ai tout contrôlé moi-même. Personne ne m'a vue.

Je me suis glissée en cachette dans le bateau, feignant d'être la mère d'un matelot arrêté par la police

balancé par un vieil homme habitué à prendre

des pots-de-vin de tous les côtés.

J'ai fait semblant de demander des nouvelles de ce fils présumé.

Ils m'ont cloué le bec.

Ils m'ont défendu de le nommer,

et tant mieux, comme ça je ne connaissais pas son nom

mais seulement son histoire...

Le matelot qui va en taule ne doit plus avoir de contacts

avec les gens qu'il a connus.

Mais j'ai eu le temps de regarder tout autour.

La poupe est rouillée.

Mais à proue, on a donné une couche de peinture fraîche.

Ça donne du cœur de la regarder.

Ne te fais pas de souci,

tous nos hommes sont de bons marins.

Même le plus paresseux, le plus malhonnête sait comment conduire un bateau

et le ramener à la maison.

Une recommandation.

Tu dois monter parmi les premiers.

Vite. Dès l'ordre d'embarquement, tu dois courir à proue.

À proue, Shauba ! Tu dois aller à proue.

Le bateau est découvert, sans abri du soleil.

Et même s'il y en avait, il faudrait faire tes comptes avec une masse

d'Africains qui ont le même besoin d'être à l'abri du soleil.

Vous serez sept cents à partir.

Sept cents corps de plus pour un vieux berceau

en mesure de loger pas plus que deux jumeaux.

Tu auras besoin des lunettes.

Tu dois les garder droites vers l'horizon.

Tu dois toujours maîtriser la direction.

Avec les lunettes, personne ne peut te rouler.

Tu peux toi-même contrôler l'arrivée.

Le matelot ne dit pas toujours la vérité...

une fois il est revenu en arrière mais avec la moitié seulement des voyageurs,

on n'a jamais rien su de l'autre moitié...

une autre fois il a vidé le bateau en pleine mer

comme une casserole d'eau sale...

tout cela parce que le clandestin

est privé de la vérité... on le garde à l'obscur de tout.

Il n'a jamais vu une carte postale de Lampedusa.